

Stéphane Pucheu

SANS TITRE LI

L'offensive de la narration se poursuit.

Les images ou les icônes se multiplient dans l'espace technologique, les incrustations liquides se succédant comme indéfiniment. Le support papier est présent pour ne pas dire omniprésent, les couvertures se superposant sans cesse, mettant en exergue le visage d'une créature de rêve. Elle semble identique, d'un rectangle l'autre, d'une surface l'autre, à moins qu'il ne s'agisse de créatures à chaque fois différentes, dont les fortes analogies morphologiques sont en quelque sorte regroupées ou mises en relief par des touches cosmétiques retouchées jusqu'à saturation, jusqu'à épuisement de la dernière, de l'ultime possibilité.

Les courbes faciales alternent entre subjectivité ordinaire et subjectivité marquée, cette dernière ralentissant, maintenant, le déplacement et l'amoncellement du support...

L'offensive de la narration se poursuit, oui, elle s'immisce dans les artères des grandes cités ou conurbations, à l'intérieur des éléments, elle s'engouffre partout, absolument partout, captant sur son passage les données dont elle a besoin pour construire l'unique, la seule entité véritablement matérielle.

Le réel.

De révolutions hallucinatoires en révolutions hallucinatoires, la narration avance, oui, ses mutations illimitées en font l'entité suprême. La littérature est plus qu'une discipline, plus qu'un domaine, plus qu'une spécialité. Elle est tout. Elle est totalité.

Elle est... l'être.

Le retour ou la reprise des étendards surgit de l'espace hallucinatoire, ainsi que leur blancheur étale hypnotique dont l'étendue ne cesse d'absorber l'espace de la narration, jusqu'à la rendre plastique, ductile...

La beauté des femmes est l'une des données ontologiques du monde.

La littérature, activité ou discipline aristocratique, viole les consciences en toute liberté, créant conjointement l'espace géographique des rescapés.

Oui, le viol est sans doute son essence.

A l'instar de cette territorialisation séminale qui s'étale, ici, là, maintenant, de manière faciale et intégrale, la métonymie se multipliant au travers de substantifs bien connus tels que gorge, fessier, entrejambe, nuque ou encore chevelure, le débit de la substance prenant appui sur le derme avant de s'étendre plus avant, dans une marque définitive qui déploie simultanément une odeur forte on ne peut plus subjective qui se fixe, elle aussi, sur celle de la silhouette, pour l'absorber définitivement...

MARS 2019

SANS TITRE LII

De nombreuses recherches narratives ont fini par aboutir. Depuis longtemps. Bien longtemps. Cédant la place, déjà, à de nouvelles, qui ne cessent de mettre en avant une mécanique stylistique dont les mutations sont loin, très loin d'être définitives.

Si la jonction entre l'essai et la nouvelle est effective ou efficiente depuis longtemps, maintenant - la dénomination de ce nouveau genre demeurant vacante puisqu'inédite, une dénomination qui sera sans doute comblée à force de spéculations - , la prose ou narration continue sa mue, les directions empruntées étant toutes plus distinctes ou hétéroclites les unes que les autres, des directions toujours prometteuses, souvent, bien souvent fructueuses.

Le Narrateur est fréquemment au centre du mouvement narratif, un narrateur dont la conscience s'efface peu à peu concomitamment à l'avancée des recherches, à leurs évolutions internes, en d'autres mots à la puissance illimitée de la littérature qui finit par tout absorber afin de faire surgir le réel, dans une matière comme analogue à celle du marbre, une matière imposante et intemporelle.

Face au dressement de ces immenses parois, le narrateur se dissout, donc, il se dilue à l'intérieur de la littérature qu'il sert, qu'il soutient.

C'est le concept de dédoublement, en quelque sorte, qui devient matériel, maintenant.

Oui, dédoublement.

Les architectures formelles se dressent de toutes parts, maintenant, imposant des voies, des directions plus ou moins informes qui deviendront, tôt ou tard, concrètes. Matérielles.

La mobilité ou plutôt l'extrême mobilité de leurs contours dessinent la plasticité, la grande plasticité de la narration, synonyme de souplesse, synonyme de changement important, suffisamment important pour s'étirer lui-même sans atteindre de destination mais une précision définitive.

Inscrite dans le temps.

Les chantiers narratifs, donc, sont toujours en cours, constituant la matière principale ou essentielle de la perspective, de ce qui est visible, là, devant et autour, tout autour.

Panoramiquement.

Parmi les éléments possiblement considérés, dans un temps ultérieur, cette femme, cette jolie et jeune créature dont le squelette fait face à celui du Narrateur, une jeune femme dans ses plus simples effets qui attend sans doute les gestes élémentaires et uniques du Narrateur pour les ôter définitivement, afin d'offrir sa nudité totale. La souveraineté de son regard, cependant, évoque tout autant l'hypothèse inverse, dans un vouvoiement continu, permanent, dans un vouvoiement qui perdure jusque dans l'intimité, affirmant une adaptation esthétique qui n'enlève en rien la puissance et le déploiement de l'éros, bien au contraire...

Dans le prisme, dans le faisceau des hypothèses se dilatent les spéculations les plus vastes, complexes et problématiques, qui seront de toute façon génératrices de choix, de mouvements, de décisions, d'intentions... à nouveau porteurs de spéculations nouvelles ou distinctes.

J'aspire à l'érection d'un empire littéraire qui n'avait jamais été, encore, élaboré.

J'aspire à l'Empire.

L'Empire.

Grandes, hautes, vastes, telles sont les formes rectangulaires de la matière qui s'érige encore, fabrications pures de la littérature, preuves intangibles et désormais immuables de son essence, une matière compacte et lisse, une matière qui s'exonère volontiers de toute tentative de dénomination.

Concomitamment, la narration se déplace à une vitesse si grande qu'elle échappe à la mesure humaine et à sa rationalité, à toute mesure.

Déplacement, flux, investigation... absorption, recyclage... érection.

Oui, érection de formes nouvelles, dans une modernité sans cesse augmentée.

Les hallucinations et leurs schémas singuliers apparaissent dès lors, des hallucinations qui donnent plus d'intensité à la lumière qui irrigue la narration, des hallucinations dupliquées et dupliquées encore, enchâssées, dans une mise en abîme sans fin qui signifie sans doute qu'une hallucination chasse l'autre... sans discontinuité.

A l'intérieur de l'une d'entre elles se manifeste la mobilité extrême du désir, le désir extrême ou l'extrême mobilité du désir qui accélère le mouvement de la narration et sa captation de l'espace et du temps, qui multiplie, aussi, les possibilités de choix narratif, de direction, d'aventure du récit.

Du récit de la fiction.

Qui se dirige, maintenant, vers une matière blanche maintes fois évoquée, maintes fois centrale ou cardinale dans la narration, vers ces hautes et larges surfaces ou tissus immaculés qui flottent dans l'espace, dans le plan, là, dessinant, de par leur présence latérale et symétrique, un nouvel espace narratif.

Et par conséquent de nouvelles significations dont l'interprétation demeure ouverte, oui, plus ouverte que jamais, soumise à une broderie narrative qui interviendra en temps opportun...

JUIN 2019

SANS TITRE LIII

Des formes archaïques multiples, vastes et compactes, hétéroclites, annoncent les prémices de leur manifestation, de leur envie sans entrave de se déployer, dans la splendeur et l'étendue de leur ductilité.

L'empire s'étire, ainsi, tout autour, encore et toujours.

D'anciens instincts signalent leur désir d'intrusion dans la narration, au sein de cet espace littéraire qui se confond avec l'espace des possibles, qui braque sans cesse un éclairage puissant, un éclairage dru sur ce que l'on appelle communément la réalité.

Leur magnificence n'a pas de rivale.

- Mademoiselle... aimeriez-vous poser pour moi ?

- Poser...

- Oui. Poser pour moi, dit le Narrateur, dit ma voix figée dans l'espace, là.

Les spéculations, aussi structurées soient-elles, se fissurent ou lézardent de toutes parts pour donner toute latitude, toute liberté à l'interaction, pour libérer les formes archaïques précédemment évoquées, synonyme de vie, synonyme d'évidence, synonyme aussi, sans doute, de libération.

Ou révélation.

La voix de la jolie créature émerge, là, à partir de son squelette, à partir de ce long rectangle dévolu à l'assise, cependant que je reste, que je demeure debout, campé, bien campé, statique, absolument statique, dans une tenue urbaine épaisse comme sur mesure.

Le léger tissu de la partie supérieure fait presque jaillir la blancheur d'un soutien qui enserre deux jolis galbes partiellement dévoilés, tandis que ses mains opèrent des mouvements complémentaires au niveau de l'entrejambe aux lignes laiteuses, terminées par des talons, la première écartant le léger tissu blanc dont le frottement avec les chairs gonflées ou protubérantes dilatent l'attention oculaire, la seconde introduisant ses unités c'est-à-dire ses différentes phalanges à l'intérieur des chairs, dans un mouvement permanent, dans un mouvement varié, dans un ballet gestuel qui produit une brillance exponentielle sur le derme, un aspect qui précède les paroles suivantes :

- Monsieur le Narrateur... il est interdit de coucher avec sa propre fille, dit-elle tout en continuant son doigté. Même si Papa trouve sa fille particulièrement baisable...

C'est alors que j'extrais lentement, très lentement ma verge de mon pantalon, captant la totalité de son attention et accélérant sa branlaison.

Les forces archaïques sont à l'oeuvre. Pleinement.

- Elle est en transe, ma petite Catin chérie. Ma petite pute adorée, dis-je alors paisiblement, de ma voix grave et posée qui provoque, semble-t-il, la clôture de ses paupières, l'éclosion de soupirs... et la longue dissémination de son extase...

Mon infinie turgescence a rendu sa *mollitia* définitivement active.

Conjointement ou simultanément, ou bien encore pendant ce temps, mon engagement illimité pour la matière littéraire va augmentant, oui, je sens une densité sans cesse croissante pour ce matériau vivant qui en appelle à toujours plus d'innovation, à aller plus avant... encore... plus loin ... à l'image de cette jolie, de cette splendide créature qui vient de gagner les régions sans doute les plus lointaines de la métaphysique, et ce, bien évidemment, en empruntant la voie la plus matérielle, la plus concrète.

« Monsieur le Narrateur ? Il est strictement interdit de coucher avec sa propre fille... me dit-elle tout en se doigtant...

Tout onanisme féminin, au bout du compte, est un chef d'oeuvre. A l'instar de l'aube, de l'ascendance du disque, il n'est jamais le même, annonçant le même recommencement du monde, son identique distinction.

Son itérative singularité.

Oui, l'attouchement vénusien relève de l'art.

« Votre cul est une œuvre d'art, Mademoiselle » .

« Consentez que ma main puisse l'appréhender dans sa globalité ».

La croupe de cette femme férue d'une ancienne discipline devenue récemment profession, la croupe de cette praticienne, de cette adepte de la résolution communicationnelle l'est tout autant et, surtout, différemment. Le concept de psychologie qui l'habite n'existe plus depuis longtemps en littérature, son érosion totale a laissé la place à la modernité et à bien d'autres choses en cours qui n'ont pas encore été suffisamment spéculées pour atteindre l'état d'élaboration. Son cul, en revanche, l'est parfaitement, oui, les courbes de ses fessiers ajustés méritent une attention particulière, dont l'issue ne peut être que matérielle.

Je saisis lentement sa taille, délivrant un geste contondant à l'adresse de son logon, et m'empare de sa bouche que j'embrasse goulûment. Simultanément ou presque, je pose ma paume sur sa croupe dans le tissu serré et la malaxe longuement, tandis que ses bras, mécaniquement, enveloppent mes épaules.

« Je vais vous enfiler, ma Grande ».

Ce viol délicat se déroule en toute liberté, là, dans son bureau, ce coït impromptu s'effectue de la plus évidente des façons, mes mains précédant à d'énergiques va-et-vient dans son cul joliment jarreté - un cul qui rebondit à merveille - , le champ panoramique étant comme saturé de convexités ayant toutes trait au caducée doré qui orne l'intérieur, autant d'ouvrages qui sont plus que jamais chassés de la narration, l'empirisme démontrant, une fois de plus, son incomparable puissance, son inégalable influence.

Je me vide les couilles, maintenant, prononçant en mon for intérieur les paroles suivantes :

« Que peut son modeste catéchisme face à la vigueur de l'empirisme ? »

Conjointement, le lancement de l'opus numéro sept est sur le point d'être réalisé, oui, la poursuite de l'Empire, sa suite s'apprête à être matérialisée.

Je caresse encore ses beaux cheveux et lâche les ultimes particules.

Une nouvelle symphonie narrative sera jouée.

Dans un étirement sans fin de l'Empire.

Oui, l'Empire...

JUIN 2019

LIV

SANS TITRE

Il semble que les éléments, du moins certains d'entre eux, soient maîtres de la narration.

Que leur extension, que la mobilité de leur présence confère une géométrie à l'espace et au temps.

Tout semble paisible dans l'espace spéculatif narratif. Dans l'investigation littéraire. Dans la littérature en train de se faire.

La surface, la grande surface, la superficie monumentale de la surface, le gigantisme panoramique de la matière en question fait alors son apparition, un surgissement qui a maintes fois eu lieu, oui, une irruption au nombre comme sans nombre, à la duplication itérative et encore itérative, qui se multiplie et multiplie encore, là, dans la narration, affirmant sans aucun doute une relation symbiotique avec cette dernière à en juger l'absorption en toute quiétude de son attention, de ses intentions, dans un mouvement contraire à la contradiction, dans un mouvement éloigné tout particulièrement d'une potentielle défiance qui s'est déjà manifestée par le passé - un passé devenu lointain, bien lointain, et qui se reforme de loin, de bien loin, dans un souvenir qui accentue la progression de sa netteté ou précision - pour exprimer toute la quintessence d'une étrangeté nouvelle, inédite, la blancheur totale de sa surface immense et segmentée dans un ordre strict donnant toute latitude, maintenant, à une présence et une perspective qui se confondent avec le mouvement narratif lui-même, un mouvement qui manifeste, de surcroît, une admiration ou un étonnement visiblement sans borne pour ce qui transparaît de nouveau, là, au centre de la narration.

La littérature seule me donne un sentiment irradiant de puissance et d'éternité.

Une femme aux longues jambes talonnées, aux jambes comme interminables, comme incommensurables est en train, en quelques mouvements fragmentés, souples et rapides, précis comme le déplacement hasardeux ou contingent de l'air, de retirer le léger tissu blanc en matière naturelle qui ornait jusqu'ici sa toison, l'impact de chaque talon, maintenant, scellant l'intention dont la suite se poursuit avec l'insertion du textile en question à l'intérieur d'une machine cubique blanche au centre de laquelle une forme circulaire transparente autorise la pénétration du champ oculaire, la main, sans doute douce et ferme, permettant à l'amas blanc parfumé naturellement de choir dans un espace vaste, vacant, où il demeure le seul vestige vestimentaire.

La littérature est la discipline intellectuelle qui requiert l'ascèse suprême, la plus aride, la plus nette, la plus irréprochable. Oui, une ascèse sans faille. De son efficacité émerge la matière littéraire dans toute sa splendeur et démesure.

Une grande, une immense baie vitrée s'impose dans le champ panoramique de la narration, un rectangle de verre épais à peine ou partiellement ouvert, cet autre rectangle aspirant indolemment, vers l'extérieur, le mince tissu transparent partiellement qui recouvre la verticalité intérieure, du sol au plafond, cependant que l'air circule grâce à la création d'un appel, grâce à l'ouverture partielle de l'espace domestique, de l'autre côté du périmètre en question.

Les étendards flottent, maintenant, dans un mouvement lent, si lent qu'il est impossible de déterminer la provenance précise du vent, la chaleur ou haute température étant peut-être, à elle seule, la source de cette infime ou infinitésimale oscillation...

L'air ou courant d'air, c'est le rythme, le souffle de la narration, le mouvement des particules élémentaires, leur débit, c'est le mouvement même de la narration. Sa mobilité est permanente à l'intérieur des espaces domestiques dont la vie organique est statique, des espaces totalement investis par la puissance calorifique du disque désormais installée, chaque mètre, décimètre ou centimètre carré étant marqué du sceau de la chaleur, l'alternance incessante entre clarté et obscurité proscrivant tout véritable dégagement ou désabsorbement.

Le temps semble suspendu, absent provisoirement, un temps qui donne entière latitude à l'espace et ses éléments. Qui prennent davantage de place dans la narration.

Une place ou un espace... illimité.

JUILLET 2019

SANS TITRE LV

La narration est ses formes sans cesse nouvelles ou inédites continuent de progresser dans une arithmétique sans doute conséquente, dont elle se détache cependant, à mesure que la reprise impose un rythme permanent, puissant, comme hors du temps.

Oui, la littérature est hors du temps.

Et son flux narratif absorbe toutes les données humaines, ainsi que les ruines du monde. Elle s'érige sur les ruines qui s'exonèrent, au bout du compte, de tout complément de nom.

L'intérêt du sexe, l'intérêt du coït réside dans l'accès brutal à la métaphysique, un accès ô combien provisoire, qui ne demande qu'à se répéter : mieux, se reprendre. Pendant ce temps, simultanément ou conjointement - concomitamment en somme - , la spéculation littéraire poursuit son cursus, continue d'oeuvrer à plein régime.

Le monde et le flux narratif sont les deux principales entités, interdépendantes, qui s'affrontent dans un combat inégal puisque la littérature ressort toujours victorieuse. Cette lutte sans merci peut paraître fratricide à bien des égards, une lutte qui dans tous les cas est assurément porteuse de sens.

Si la narration semble avoir chassé le dialogue, c'est sans doute ou probablement pour un motif ontologique évident : l'essence de la littérature n'est autre que le silence.

Le silence et son achèvement.

Le putsch littéraire n'est pas une prise de pouvoir mais l'accomplissement du destin, celui de nouvelles formes narratives.

L'itération des régions corporelles, maintenant, le retour ou la reprise des métonymies impose son irradiation, là, dans le plan, dans le panorama de la narration.

Avec en premier lieu ces tarses d'airain, entourés de métal, des tarses au talon compensé qui font avancer une silhouette franche et décidée, une enveloppe tout de féminin organique. L'encorbellement immaculé fait suite, ensuite, à ce qui vient d'être énoncé, enserrant deux masses coniques dont la provocation naturelle c'est-à-dire ontologique, surgit brutalement dans le flux de la narration.

Une croupe jarretée, maintenant, s'arroge le primat de la narration, avec sa densité inouïe pour ne pas dire scandaleuse, qui défie la perfection elle-même, et que la créature en question semble signifier de par la pose de ses mains sur les hanches et l'assurance d'un profil à peine provocateur...

Comment, dans ces conditions, poursuivre sereinement la narration ?

La littérature n'a de sens que dans le scandale.

Et le bien et le mal traversent sans cesse la littérature.

Dans une dialectique indispensable à l'élaboration de formes narratives toujours en mutation.

Des formes narratives, ainsi, qui assurent la suprématie définitive de la littérature sur le monde ...

AOÛT 2019



Transmission, ruine... étendard... trois mots-clefs, trois substantifs qui font lentement irruption, en ce début de narration, des termes sans doute à l'origine de nouvelles fondations narratives, hormis s'il s'agit d'indices mémoriels ou de surgissements lexicaux inédits qui, de toutes les façons, serviront au flux narratif en devenir...

Déjà, cependant, se matérialise l'effacement comme instantané des deux premiers, accordant mécaniquement, dans une logique implacable et fluide, le primat pour ne pas dire la suprématie au troisième terme dont la narration se rappelle à son bon souvenir, cette nouvelle convocation s'annonçant particulièrement étendue.

L'étendard, de par sa surface et peut-être aussi son historique narratif s'adjuge ainsi la totalité de la narration, provoquant un nouveau développement synonyme d'éclatante polarisation. Dès lors, ce qui apparaît a trait à l'amplitude, à la démesure d'une extension à peine commencée et qui annonce de longs flottements, des mouvements de tissus plus étendus que jamais, qui absorbent le temps ainsi que tout l'espace de la narration. La surface sans limite d'une blancheur immaculée déploie sa suspension dans un espace de plus en plus occupé, oui, la texture comme sans nom ou générique de la matière ou du tissu révèle l'étendue de sa géométrie constamment modifiée par le vent, une masse d'air si peu puissante qu'il est presque possible de suivre, à l'œil nu, le déroulement de l'étoffe et ses variations dans l'espace, constatant l'envahissement progressif et inexorable de la perspective elle-même, dont le champ ou la profondeur se confond rapidement avec la multiplication de la géométrie mobile, de la découpe de l'étoffe si présente qu'elle exclut de la perspective toute référence, aussi fugitive soit-elle, à la structure de son support, aux différents matériaux nécessaires à son maintien, à ses multiples et innombrables fixations.

La perspective elle-même, ainsi, se mue en étendard, oui, elle se mue en étoffe blanche, lactée, et ses lents mouvements, permanents, ajoutent de l'épaisseur au silence initial pour lui donner, de manière définitive semble-t-il, une dimension nouvelle, oui, une dimension qui dépasse le concept même d'omniscience...

TITRE LVII

SANS

Dans l'espace-temps vierge de tout élément, dans l'espace vierge de la narration, surgit peu à peu l'étendue sans limite des ruines.

Leurs formes sont imprécises ou informes, oui, leurs formes sont génériques, l'identité initiale des fondations étant sans importance.

Sans la moindre importance.

Ce qui apparaît, donc, ce qui se distingue dans toute sa matérialité, c'est un panorama de ruines dont la profondeur, maintenant, impose une perspective sans fin qui multiplie les différents niveaux encore intacts, des niveaux disparates, sans cesse, hormis peut-être leur clarté ou blancheur fanée, surface patinée par le temps et sans doute les invisibles éléments qui circulent dans l'air, là, maintenant, et ce, depuis probablement longtemps.

Les ruines sont bel et bien là, plus étincelantes que jamais, plus matérielles que jamais, plus étendues.

Plus compactes dans leur statique qui semble immuable.

Et qui se réfractent à l'intérieur de l'iris, à l'intérieur de la rétine, avant de contaminer entièrement ou totalement le regard ou champ oculaire.

Ce qui se succède ou superpose, maintenant, c'est un horizon nouveau, absolument nouveau. La mobilité permanente vient de reléguer la statique, une mobilité ondulatoire dont les éléments, hétéroclites, produisent un contraste étonnamment ou étrangement harmonieux ou homogène. Oui, la vie organique et ses métonymies s'étendent sur toute la longueur d'une largeur, maintenant, saturée. Et qui s'agrandit, à l'instar du tout, de la totalité que l'on appelle, sans doute par commodité, l'univers.

La masse volumineuse, blanche elle aussi, emplit totalement les deux paramètres que sont largeur et longueur, dans une dilatation accrue par la durée, par le temps. Selon le rythme des

pas, l'immense masse mobile dessine ses propres ondulations qui détachent quelques éléments principaux, parmi lesquels les cornes et les protéines. Oui, les cornes et la viande.

Viandes à cornes.

*Capra aegagrus hircus.*

Viandes aux couvertures épaisses et aux crânes recouverts de segments oblongs, mâles et femelles regroupés, harde compacte et mobile, blanche, qui traverse l'espace, lentement, régulièrement, qui le transperce de sa présence massive, de son ontologie organique, aussi matérielle sinon davantage que celle des ruines, oui, la progression de ces viandes à cornes semble se diriger vers une direction idyllique c'est-à-dire pragmatique, une destination sans nom, leur mouvement dans l'espace, là, étant essentiel, parmi les divers éléments qui le constituent, un mouvement qui décroît maintenant, lentement, progressivement, provoquant alors la désagrégation de l'immense masse blanche initialement agrégée.

Le segment vert, maintenant, un segment dru, dressé, vital, est appréhendé par l'odorat et l'ouverture des mâchoires qui sectionnent sa longueur dans une évidence dont la mécanique s'orne d'une certaine appétence. Le regroupement des fibres est arraché dans une itération continue, tandis que les cartilages terminaux demeurent quelque peu mobiles, à la recherche de la meilleure substance, ici et maintenant.

Oui, ici.

Et maintenant.

Tandis que le segment vert continue d'être sectionné, désépaississant le sol çà et là, tandis que les cornes s'élèvent et s'abaissent sans cesse, surgissent les divers miroirs de forces archaïques, de spéculations archaïques à l'intérieur desquels se glisse la narration, dévoilant alors d'étranges interstices, du moins en apparence, des intervalles ou rêves et décors ancestraux prennent forme, deviennent matériels, où le consentement issu d'une même source généalogique confie volontiers sa décision au destin, la profanation de l'origine du monde s'effectuant alors dans la plus grande simplicité pour ne pas dire évidence, cependant que les prémices d'une jeune femme, la vertu de la vierge se dirige vers le scorpion, son mentor, afin de quitter la première peau et d'opérer un glissement lexical, le substantif femme se substituant à la petite fille en train de regarder sa jeunesse s'éloigner d'un avenir annoncé brutalement. Et rapidement.

C'est un clair-obscur lointain qui s'exprime ainsi, qui s'impose au sein de la narration, au sein de ruines qui réaffirment leurs extensions, là, dans la totalité du paysage narratif...

788

OCTOBRE 2019

SANS TITRE LVIII

L'hyper-mobilité du désir - mais ne faudrait-il pas user ou inventer un nouveau préfixe ? - défie plus que jamais les possibilités de la narration.

Sa capacité de captation et d'élaboration.

Même si depuis quelques instants - et probablement plus encore - l'incipit vient de se développer et continue son flux, pour un temps qui demeure en suspension ou indéterminé.

D'un support l'autre, d'un domaine l'autre, oui, d'un élément organique l'autre, d'une spéculation l'autre ...

D'une créature l'autre...

Les visages et les squelettes se multiplient et se démultiplient au cours d'une même journée, oui, c'est ce qu'il me semble, un nombre comme sans nombre de masses capillaires plus distinctes et subjectives les unes que les autres, convoitises de la narration ou du narrateur, je ne sais pas, je ne sais plus très exactement, défilé incessant sans cesse attirant provoqué peut-être, après tout, par la narration elle-même.

Et elle seule.

La scission de l'espace réfrigérant, maintenant, laisse apparaître le contenant transparent à l'intérieur duquel se trouve l'élément vital, l'élément transparent, la masse blanche statique au sein de laquelle sont en attente un certain nombre de denrées nécessitant une basse température vient de s'ouvrir, ainsi, tandis que la main du Narrateur maintient en son sein le contenant en question dont la température extérieure indique, déjà, un contraste substantiel avec la température ambiante, ainsi que celle du corps, une température visible de par la condensation qui recouvre la surface du contenant, sans pour autant rendre invisible l'eau qui stagne à l'intérieur.

Maintenant, la température de l'élément vital, du liquide transparent s'avère suffisamment basse pour rafraîchir le palais ainsi que les entrailles, sans excès cependant pour ne pas créer un contraste thermique déséquilibré, eu égard notamment à la relative douceur de l'extérieur qui est en quelque sorte le pendant de celle du liquide transparent que je peux absorber directement, en plusieurs et successives gorgées, un avers et revers qui remet en question les initiales données, les préalables sensations.

Comme si le reflet du mercure, à travers son inscription temporelle ou saisonnière, s'était dissout...

La conversation littéraire se poursuit, ici, en toute liberté, à partir d'une préparation qui devient fluide, maintenant, faite de développements et de digressions, d'accords et de dissensions, par le biais de vecteurs sexuellement opposés, la question au féminin interrogeant la réponse au masculin, la réponse du Narrateur en train d'écrire ces quelques lignes, même si l'identité de la narration s'exonère de la moindre importance, la voix de la littérature, sans doute, demeurant la source la plus sûre et la plus respectable. La conversation littéraire se poursuit, donc, dans un travail ou trepalium qui s'accomplit au fil du temps et de l'écoulement de chronos, les voix donnant toute latitude à l'expansion de la matière cognitive, à la perception, à la sensation...

Car c'est bien l'interaction qui fait le monde.

Les grains de voix emplissent le silence et lui offrent des interstices nouveaux.

La conversation littéraire se poursuit, ainsi, dans un otium qui n'en finit pas, dans un monde en suspension qui devient peu à peu l'absolu matériel.

Qui devient le réel.

Car l'otium littéraire est bien l'otium suprême.

Et les glissements narratifs ne cessent d'être incessants, les glissements narratifs s'opèrent progressivement, de manière presque immatérielle, tels des sauriens obéissant à de soudains réflexes ou à de pures idiosyncraties, peut-être dues à un changement d'ombre et de lumière, à moins que la distinction de leurs trajectoires ne soit le strict reflet de la programmation de leur organisme. D'une conscience narrative l'autre, d'un sujet l'autre, d'un prétexte l'autre... Telle l'éjection du disque qui s'élève rapidement à partir en quelque sorte du néant, puis, au bout d'un certain temps, après un long glissement spatio-temporel, se désagrège derrière la ligne d'horizon, dans un éclatement de couleurs ou de tons qui cèdent la place, rapidement, à la nuit.

Les glissements narratifs sont des reflets, les glissements narratifs sont des éclats de lumière, des clairs-obscur itératifs.

Le temps martial est là, maintenant, tel un heaume à travers lequel perce le jour, ainsi que la narration. Un temps dont le rôle est de tout mettre en ordre, tout le temps.

Les ruines et les étendards se liguent maintenant, semble-t-il, pour remplir totalement la narration, lui donner une pleine intensité, une épaisseur sans borne. Oui, les étendues immenses de matériaux génériques ou hybrides, de matériaux hétéroclites sont traversés par l'étoffe blanche et sa grande, et sa surface déployée dont les flottements, aussi lents soient-ils, dessinent des directions sans cesse distinctes qui sont autant de superficies suggérées, indiquées, investies.

La perspective des ruines s'étend, lentement, oui, elle avance sa profondeur,

conduisant le regard à se diriger toujours plus avant dans une ligne souvent linéaire, parfois sinueuse, qui étend, étend toujours la masse aux diverses strates, qui se profile, latéralement, une masse parfois occupée par l'étoffe blanche au sein d'espaces vierges qui ont sans doute été épargnés, des espaces qui redonnent toute latitude à l'expansion de l'étoffe blanche dont les flottements, de part et d'autre, démontrent une présence dense, panoramique, une présence omnisciente.

Nullement question de suprématie entre les deux éléments qui occupent entièrement la narration, mais une acuité grandissante de chacun, oui, une acuité sans doute exponentielle du concept de ruine, et une acuité non moins exponentielle du concept d'étoffe ou d'étendard dans une ampleur commune qui ne fait qu'épaissir la narration elle-même.

C'est dans ce décor, un décor sobre ou baroque, oui, c'est dans ce décor que le surgissement du Narrateur introduit sa matérialité, une apparition calme, paisible, statique ou presque, les rares mouvements de nos squelettes signifiant l'avancée évidente et rectiligne vers un lieu sans nom, vers ce qui s'apparente, probablement, à une architecture blanche encore debout, oui, une architecture à plusieurs étages ou plusieurs niveaux qui semble tout droit sortie d'un fantasme.

Ecu, louis, sesterces ...

Valeur fiduciaire, oui, haute valeur fiduciaire...

J'aime les chiffres romains

J'aime les vestiges

J'aime les signalements en italique.

J'aime la texture antique ou l'antique texture

J'aime regarder les étudiantes en train de travailler au sein d'établissements d'enseignement supérieur de facture ancienne ou classique, j'aime les voir changer de posture telles des lolitas harassées par la spéculation intellectuelle

J'aime leur courtoisie, leurs éclats de rire, sonorité d'un éros à découvert...

Le chasseur de prime a bientôt rejoint le lieu en question, l'unique lieu, peut-être, de la narration. L'argent coule à verse, dedans, tandis que dehors s'étend le même décor. Oui, l'argent coule à flot...

La couleur du destin s'affiche ostensiblement, oui, elle prend ou revêt une apparence monétaire.

Mes yeux laquent la surface de l'édifice, maintenant, tandis que mon squelette attend.

Son dû.

- Monsieur le Narrateur ? Donnez-moi du travail. Oui, faites-moi travailler...

- Encore ?

- Oui, encore... mon brigand. Vous n'êtes pas mon prince charmant. Vous êtes mon brigand. Avec un "b" majuscule. "B" comme ... bouche, dit-elle en extension.

- Volontiers, petite souillon. Ma petite souillon. Et tu es suffisamment mûre pour passer à la casserole, comme l'on dit familièrement.

- Cela veut-il dire que vous allez me violer, monsieur le Narrateur ?

Je souris à ses yeux, à son regard qui sans doute reflète cette requête.

La condensation sur le contenant, maintenant, est à peine visible, ce qui indique une longue station à température ambiante.

N'est-ce pas un roman que je suis en train d'écrire ? Une nouvelle sorte de roman ?

Un roman d'un genre nouveau ?

Gemme...

OCTOBRE 2019

SANS TITRE LIX

C'est le conflit entre la volonté d'un titre et l'absence de titre qui domine, ici, en ce début d'incipit.

La force de cette contradiction, la puissance de cet antagonisme... n'est-ce pas le moteur même de la littérature abstraite ? De la littérature du Narrateur ?

Les substantifs *ruines* et *filles* éclairent de toute leur dimension la narration, maintenant, dépassant la simple analogie phonétique pour potentiellement signifier un monde à construire, un monde à venir. Un profil bustal s'arroe aussitôt, successivement, tout l'espace de la narration, oui, le profil d'une femme, d'une jeune femme verticale insérée dans une large et complexe ergonomie qui peu à peu dessine ou dévoile les caractéristiques d'un espace de transaction, d'un espace commercial, d'un espace de restauration. Les formes de cet espace sont ordonnées tout en étant ouvertes, fortement ouvertes, même, par ailleurs traversées par un certain nombre de couleurs facilement assimilables au substantif harmonie. Une fluidité évidente se dégage de l'ensemble, dominé sans doute par l'aspect quasi conique du buste, un buste - tandis que le cortex ordonne les rares gestes - statique.

Je me souviens, soudainement, de cette assertion née d'une réaction aphoristique, à propos du livre "Le Narrateur" :

" Le plus simple dans sa richesse, le plus complexe dans sa simplicité " .

Quant à moi, je me contente d'avancer la conviction suivante :

" Je lis pour comprendre l'espèce humaine. J'écris pour apporter mes propres réponses ".

“ Bâtir un empire à partir d'une écriture scanner qui pose les fondements de la littérature abstraite” .

Le monde n'est-il pas à faire, sans cesse ?

La narration connaît une certaine tension, maintenant, avec la matérialisation d'une séquence comme surgie de frimas fantasmagiques, à moins qu'il ne s'agisse de souvenirs, ou bien encore d'une performance digne d'une oeuvre d'art. Le cliché ou stéréotype apparaît dans toute sa netteté ou démesure, oui, avec au centre de la narration toujours la même créature : une dame ou maman d'âge médian dont les dessous chics dévoilent conjointement une aisance matérielle et une envie irrépressible de s'offrir et de provoquer, tandis que ses différents ornements - bagues, collier, boucle ainsi que pendentif en croix - attestent de son statut d'objet par l'institution du mariage, et de créature volontiers docile par le signe religieux, une jolie maman de bonne éducation, donc, qui s'offre à un jeune homme dont le désir est sans doute décuplé par les postures plus maternelles les unes que les autres de cette dame qui a le don de s'offrir comme une putain. Le foutre du jeune homme gicle sur la bouche de Maman, avant de s'étendre sur la gorge, les lèvres fardées avalant ensuite les ultimes résidus avec un soupir de gourmandise...

“ Bâtir un empire sous le sceau de l'abstraction littéraire par le biais d'une écriture scanner  
”.

Le balayage panoramique me projette instantanément vers une contrée giboyeuse où je n'ai plus qu'à laisser mon instinct se déployer, la tension de la narration s'accroissant encore jusqu'à gagner une certaine et saine agressivité.

La patine du temps, ici, impose des squelettes féminins de différentes sortes, de jeunes viandes fermes et bondissantes, d'anciennes viandes souples et onctueuses qui sont la plupart du temps leurs ascendantes. La convergence des proies, voilà une possible scène, oui, fortement envisageable, même, une séquence dont la matérialisation, dans un futur proche pour ne pas dire imminent, se fait de plus en plus sentir.

“ Destin du doute “, “ Destin du style “ ... des titres possibles ou probables se détachent sans effort, désormais, afin peut-être d'annoncer quelque chose de l'ordre de la fiction, de la philosophie, du roman, ou de tout cela à la fois.

Ne plus être tourné vers l'extérieur signifie la conquête future de celui-ci, considéré comme un espace vierge, par la narration.

Pendant ce temps, tout au long de cette narrative spéculation, une nouvelle Maman plus bandante encore que les précédentes se fait allègrement trousseur par de jeunes hommes momentanément liés, dont les verges liment successivement ou en relais - des queues se relayant - , d'après leur propre initiative ou bien selon la suggestion ou plutôt injonction de la dame qui s'approprie, maintenant, la totalité des membres grâce à une polyvalence corporelle défiant tout excès de gourmandise...

DECEMBRE 2019

SANS TITRE LX

La narration ouverte atteint un nombre de décades conséquent, maintenant, matérialisé par deux chiffres aux segments solides, renforcés par deux délimitations strictement parallèles.

La perfection de l'angle et la rectitude de la croix sont rigoureusement liées.

Cette dernière se dégage de l'incipit pour évoquer un temple ou néo-temple d'architecture classique où l'on retrouve, par analogie, les mêmes concepts d'ordre, de rigueur, de découpe. De segmentation.

A l'intérieur, un vaste périmètre central se trouve partiellement baigné de lumière, cependant que de hautes masses verticales et circulaires jouxtent les parties latérales sur une longue distance ou perspective, à l'intérieur desquelles, dans un jeu de renforcement symétrique, apparaissent des salles ouvertes lumineuses de par la forme ovoïde et statique des flammes dont l'itération ou le dédoublement permanent accentue la dimension du sanctuaire.

Sa verticalité est telle que l'absorption des mosaïques comme sans nombre ainsi que la multiplicité de leur éclairage échappe à toute tentative d'appréhension oculaire, le seul élément tangible demeurant dans la forme terminale des cieux qui s'apparente, très certainement, à un dôme. En face, dans l'alignement, dans l'espace linéaire qui paraît croître à mesure qu'il est absorbé, s'affirme la forme de la croix, la forme cruciforme, une forme immaculée de plusieurs mètres de hauteur, de plusieurs mètres de largeur, de diamètre, au sein de la vaste paroi terminale qui prend une distinction, et par surcroît une dimension particulières. De larges étoffes impériales, maintenant, drapent la surface rectangulaire d'un marbre massif, d'un marbre recouvrant, invisible, la forme ou la présence de la croix s'y inscrivant en nombre, de manière totale, de manière impériale.

Oui, impériale...

Dans ce dédale sans cesse segmenté, dans cette découpe spatiale nouvelle, c'est l'avvers de blanc qui domine, d'un périmètre l'autre, c'est la lumière totale de l'obscurité qui habite les

différentes formes géométriques ainsi que leurs dimensions, oui, c'est le noir qui s'étale, d'une pièce l'autre, d'une oeuvre l'autre, dans un mouvement continu qui conduit le squelette à se mouvoir naturellement d'un espace l'autre, tandis que la vision appréhende et remarque les changements de tons, des modifications intrinsèques à la matière, d'autant plus mobiles que la lumière du jour change d'angle, d'intensité, de tonalité.

Ce labyrinthe de la modernité, maintenant, impose un immense rectangle noir le long duquel il est possible de se mouvoir en toute linéarité, tandis que l'oeil juge la variété des épaisseurs, l'étirement de la longueur, la densité de la couleur...

Qui est de fait une valeur.

La densité d'un noir qui varie d'un instant à l'autre, tout en étant fixe depuis longtemps, si longtemps semble-t-il, et multiplié à l'infini comme précédemment évoqué...

Le style, c'est l'infinie possibilité des combinaisons lexicales traversées par le vécu.

C'est aussi le surgissement d'une ergonomie, l'apparition ou plutôt l'irruption d'une polygéométrie autour de cette femme, autour de cette dame, qui accroît la contingence du viol ou sa forte, très forte probabilité. La matière autour du squelette statique ou mobile donne envie de consentir à la force : pénétration du champ de l'ergonomie, prise ou possession de cette dame qui incarne le butin.

Dans le même élan, ce sont des textes, des fictions, des narrations qui surgissent, dont la propagande est tout entière contenue, à y regarder de près. L'empire, le don et l'exégèse sont étroitement construits, en un seul et unique matériau qui exprime une vision subjective du monde. L'aboutissement de l'oeuvre littéraire est un achèvement pour rien ou plutôt pour elle-même et elle seule. Sans doute la plus belle des victoires, la victoire suprême...

Maintenant, c'est une architecture pleine à ciel ouvert, une architecture aux statues sans nombre d'essence païenne qui entoure une autre architecture pleine de forme rectangulaire et de facture classique, sur laquelle sont inscrites des phrases latines qui sont le condensé, sans doute, de l'essence cruciforme de l'esprit devant lequel une esplanade monumentale étale sa perspective.

La littérature est plus vivante que jamais...

JANVIER 2020







